

*AU  
PAYS DE  
SHANGRILA*

PATRICIA BARBE-GIRAULT

## Juin 2011

Mail de mon éditrice d'Asphalte, Estelle Durand, que je tiens en haute estime depuis qu'avec sa complice Claire Duvivier elle m'a confié la traduction d'un recueil de nouvelles (*Los Angeles Noir*) qui a été un projet fort enrichissant pour moi.

Un an et demi se sont écoulés depuis, mais nous sommes restées en contact. Ce jour-là, elle me propose « une bombe », comme elle dit, un pavé de plus de 500 feuillets (qui en fera 650 au final, à cause de la mise en page un peu délurée) sur l'Australie (le pays anglo-saxon que je connais sans doute le moins) et plus précisément sur un surfeur (alors là, je sèche totalement, incapable d'en citer un seul sauf peut-être Kelly Slater, qui était la star montante lorsque, adolescente, je passais mes vacances d'été à Lacanau...).

Elle a piqué ma curiosité. Je lis les premiers mots de *The Life*, de Malcolm Knox : *He sleeps with the radio on, all-night news services*, puis les premières pages. Je n'ai jamais lu quelque chose de semblable, les phrases sont ultracourtes ou immenses, la ponctuation est soit inexistante, soit complètement farfelue, le narrateur saute du « il » au « je » (en passant par le « tu », vais-je bientôt découvrir) et l'étrange mélodie de cette voix me saute immédiatement aux oreilles. Défis de traduction sur tous les fronts. J'en ai un peu des sueurs froides, mais je me dépêche de dire oui. J'aime les défis.

## Été 2011

C'est donc l'histoire de Dennis Keith, alias DK, un surfeur surdoué à la carrière fulgurante dans les années 1970, telle qu'il la raconte à sa « Foutue Bi-Ographe » venue l'interviewer trente ans après. J'apprends rapidement que Malcolm s'est en partie inspiré de la vie de Michael Peterson, un surfeur au destin proprement étonnant. Je suis happée par le roman, et je prends pleinement conscience de la chance que j'ai d'être associée à un projet de cette envergure.

L'éditrice et moi nous sommes mises d'accord sur un calendrier un peu large compte tenu de la difficulté du texte, et je passe donc mon été à lire tous azimuts pour combler mes lacunes en surf. Heureusement, une collègue de l'université Bordeaux 3, Nadine Gassie, a traduit *Respire* de Tim Winton, qui fait un peu autorité dans le genre, comme je le découvre rapidement. Je lui explique ma situation et elle m'envoie gentiment non seulement un exemplaire du Winton, mais également un autre roman qui l'a aidée quand elle travaillait sur *Respire*, ainsi que deux exemplaires vintage du *Surfer's Journal* prêtés par son fils surfeur. Ils vont m'être précieux.

C'est ainsi que j'entre peu à peu dans ce monde à part qu'est le surf, avec ses codes, ses légendes et son vocabulaire irrémédiablement teinté d'anglais. Je lis avidement les forums, et comprends d'emblée qu'il va me falloir trouver quelqu'un capable de m'aider sur les scènes techniques tout en ayant une sensibilité littéraire, ou à défaut un véritable intérêt pour les mots, afin de ne conserver en anglais que le strict nécessaire. Sans quoi je ne donne pas cher de la peau du lecteur, puisque nous nous mettons rapidement d'accord sur le fait qu'il n'y aura pas de glossaire, et que plus le temps avance, plus je suis convaincue qu'il faut également se passer de notes de bas de page. Je dois trouver des solutions dans le corps du texte, et je compte bien utiliser à mon avantage cette narration délirante (qui reflète l'esprit malade du héros). Une façon de me venger des cauchemars que DK a déjà commencé à me donner.

En même temps, je sens bien que pour moi (et, j'en suis à peu près sûre, pour le lecteur), ce sera « DK Forever ».

Car ce Dennis Keith a tout du héros universel, il concentre les failles de l'âme humaine, tout ce qu'elle peut avoir de mesquin, de menteur, d'espiègle, de courageux, de lâche, en un mot : d'attachant. Il est aussi schizophrène, et je constate en lisant des comptes rendus faits par des malades qu'ils sautent eux aussi sans arrêt du « je » au « il » et du présent au passé. Je commence à cerner le personnage, comme on dit. Sa voix est tout à fait unique, et il m'incombe de la trouver.

## Fin août 2011

Premières pages traduites, premiers problèmes. Je navigue à vue, mais je refuse de céder à la panique. Pour plus de sûreté, je commence par vraiment coller au texte, je laisse pas mal de phrases en rouge pour plus tard, et je m'imprègne sans chercher à tout comprendre d'emblée.

Au-delà du fait que ce qu'il raconte n'a pas nécessairement de sens pour moi, je suis bien vite confrontée au problème de l'anglais australien, et à

mon manque de familiarité avec le vocabulaire et certaines tournures. Je trouve des glossaires et autres dictionnaires d'argot australien sur Internet, et ma liste de favoris s'allonge rapidement. À la fin, après y avoir ajouté les sites de lexiques du surf, de *shape* (la fabrication des planches) et de la drogue, elle a atteint des proportions gigantesques. J'en arrive le matin à devoir ouvrir deux pages de Google Chrome bourrées d'onglets épinglés (dont la taille sur le ruban du haut est réduite) pour caser tout ce que je suis susceptible de consulter dans la journée. Mon ordinateur m'en veut à mort, et me le fait savoir à intervalles réguliers. Mais je refuse de me laisser abattre par la technologie.

Car en ces premiers jours de traduction, la sensation qui prédomine est l'étrange sentiment d'être « maîtrisée » par le roman, et non le contraire. Ça ne m'était encore jamais arrivé à ce point-là, et ça me démoralise un peu. Ce sentiment va s'aggraver lorsque j'en arriverai aux premières scènes de surf : au problème des termes en anglais s'ajoute celui de nombreux verbes de mouvement que je n'emploie guère souvent – le mouvement de la vague (de sa formation à son effondrement sur la plage), mais aussi et surtout les multiples figures de DK sur sa planche. Je décide de profiter sans vergogne du fait que le narrateur a un vocabulaire (et une syntaxe !) des plus singuliers, ce qui le rend susceptible d'employer des termes moins courants, un peu décalés, bref auxquels on *ne s'attendrait pas* là. D'autre part, il raconte ses premiers émois de gosse de dix ans sur les vagues et de fait, le lecteur néophyte est initié en même temps que lui. Cela me libère.

## Septembre 2011

Je commence enfin, de temps à autre, sur certaines phrases, à m'amuser. DK a notamment cette fâcheuse tendance à prendre un mot pour un autre, et ce dès la première page (chose que je n'avais pas remarquée au départ, tant j'étais occupée à déchiffrer) :

*Out of bed. Feet land in his **thoughts**  
in his **thongs**  
sore big toe, stubbed black last fifty years, stubbed by the land.*

J'opte pour :

*Les pieds atterrissent dans ses **scandales**  
dans ses **sandales**  
mal au gros orteil, cinquante ans qu'il est noir à force de se cogner, à force de terre ferme.*

... même si je le voyais davantage avec des « claquettes » comme le grand enfant qu'il est, mais c'est la rime qui prime. Pour cette occurrence

cela aura été relativement facile, mais je vais me casser les dents à plusieurs reprises sur des problèmes similaires, et ma nature perfectionniste va me pousser à passer des heures sur un petit bout de phrase pour trouver LA formule. Je bénis ce nouveau site que je viens de découvrir, dans lequel je peux entrer une syllabe (par exemple, « ime ») et qui, lorsque je clique sur « Entrée », me donne la liste de tous les mots se terminant par ces trois lettres dans la langue française (dont « rime » et « prime »). Cela va m'être grandement utile lorsqu'il faudra trouver des sonorités équivalentes à « requin » qui soient un brin originales.

Dans le même temps, je me surprends à faire des choses bizarres, telles qu'écouter les commentaires d'un match de rugby à la radio (mon auteur a longtemps été journaliste sportif, et j'ai lu dans une interview que cela se sentait dans son roman) : effectivement, je fais des trouvailles. Je me mets aussi inconsciemment à m'exprimer comme lui, et à truffier mes mails de « ouais », de « nada » et autres « résultat ». Je fais appel à l'obsessionnel compulsif qui existe en chacun de nous pour comprendre ce DK, qui se lave les mains cinquante fois par jour et refuse de toucher certains objets très précis. Des petits détails, comme « Tu regardes le micro-ondes. Onze heures trente » (calque de la VO), qui devient « Tu regardes le micro-ondes. 11:30 », comme s'il lisait vraiment les chiffres au même moment. Par la suite, toutes les occurrences d'heures seront retranscrites sous cette forme un peu décalée, une façon d'« étoffer » cet aspect-là du personnage :

*Le jour où M'man et moi on a emménagé dans ce lotissement, c'est le jour où j'ai commencé à me réveiller à 03:00 pour aller de l'Autre Côté.*

## Octobre 2011

Premiers retours, premières désillusions. Les cinquante pages que j'ai envoyées (les plus dures, puisqu'il s'agit du début où il faut « s'accrocher », jusqu'au moment où la lecture coule comme de l'eau) ont été soigneusement lues et révisées par les éditrices, et certaines astuces dont j'étais contente ont été retoquées. Les sauts du passé au présent et vice-versa, par exemple, seront grandement lissés en français ; les mots fabriqués à partir d'autres, comme « éclisse » et « grouine », ne passent pas. Le texte est déjà suffisamment difficile, inutile d'en rajouter, comprends-je en substance. Bien entendu je me sens déjà, à ce moment-là, telle la louve à qui l'on tenterait de prendre un petit ; mais je suis bien obligée de faire la part des choses. Alors je change mon fusil d'épaule, je jette certaines idées aux oubliettes, je cède par-ci, je tiens bon par-là. Finalement, on trouve un point d'équilibre.

J'avance, mais la deadline commence à pointer à l'horizon et tout à coup, la panique m'étreint. Je ne me suis jamais sentie aussi submergée par une traduction et je doute de mes capacités à finir en temps et en heure, et surtout à rendre le meilleur travail possible. Mon coach personnel de mari me recadre, et me revoilà de nouveau sur les rails.

D'autant que le second retour de mon éditrice (sur un nombre de feuillets bien plus conséquent) est très positif – je replonge dans la mêlée avec une énergie renouvelée.

## Novembre 2011

Ça y est, je suis partie et plus rien ne peut m'arrêter. Après les écrits sur le surf, je *visionne* le surf – et quoi de plus simple avec un sport aussi emblématique et Youtube. Je poursuis inlassablement mes recherches, toujours dans l'idée d'être la plus « authentique » possible. Ironie du sort, ce qui m'aidera le plus à comprendre ce sport est une bande dessinée pas très sérieuse, où les deux héros abandonnent un job pourri pour aller surfer la vague ultime, celle que personne n'a encore osé défier. Or, à voir la série de mouvements découpés dans chaque case, ainsi que les traits noirs sous la planche qui sont censés indiquer au lecteur la trajectoire sur la vague, j'ai comme une illumination. Et je reprends tout depuis le début, en changeant ici et là des termes qui, je le comprends maintenant, étaient inexacts.

Commence à se poser la question du titre en français ; Estelle insiste pour qu'il n'ait aucun rapport avec « life » et « vie » (la récente bio de Keith Richards l'a frappée, apparemment). Tout y passe, de « Coolangatta », la ville où DK a grandi et qui sonne délicieusement exotique à une oreille française, à « Keiths Surf Boards », son entreprise de *shape* qui aura de l'importance dans la suite de l'intrigue. De mon côté, hormis le fait que j'ai tout le temps dans la tête *Surfin' USA* des Beach Boys (et qu'une transposition avec *Australia* est hors de question), je suis obnubilée par « Shangrila », qui est le nom de la maison familiale et évoque pour moi un endroit mystérieux et inaccessible, une sorte de paradis sur terre (c'est en fait le nom d'une vallée himalayenne dans un roman britannique de 1933, *Lost Horizon*). Or, je crains que ce ne soit un de ces cas où je crois à tort que le lecteur français entendra la même chose. Mail d'Estelle à ce sujet, justement : tout en haut de sa liste, il y a aussi *Shangrila*. Plus d'hésitation, j'efface avec joie toutes les ébauches de titre sur mon document et je tape **SHANGRILA**. Parfait.

## Décembre 2011

Après moult péripéties je réussis à dénicher un lecteur-surfeur français qui vit en Californie, une véritable aubaine car non seulement il connaît tous

les romans qui ont traité du surf (et il sait me dire lesquels ont été bien et mal traduits, et pourquoi), mais il va vraiment pouvoir m'éclairer sur certains points. Je lui soumetts les scènes les plus problématiques à mon sens, il me fait changer quelques détails, en valide d'autres. Le bout du tube – pardon, du tunnel, n'est plus loin.

Je n'ai que quelques jours de retard, mais je suis sur les rotules. Je rends les derniers chapitres la mort dans l'âme, car je n'ai vraiment pas envie de quitter DK. Un véritable coup de blues s'ensuit, d'autant que je suis censée enchaîner avec un roman qui se situe dans l'Italie de la Renaissance – le grand écart. Il me paraît bien insipide, tout à coup.

Retour d'Estelle, à chaud : elle est « fan » et a rêvé de surf toute la nuit.

## Février 2012

Dernières retouches (de taille), derniers allers-retours. Le style oral rend le travail colossal, et j'envoie des pages entières de corrections car je veux être la plus authentique possible, il faut absolument que cela « glisse » aussi parfaitement que DK dans un rouleau. C'est éreintant, mais cela en vaut la peine. Estelle et moi avons le sentiment du devoir accompli, et maintenant il ne me tarde qu'une chose, faire découvrir ce diamant brut aux lecteurs.

## Printemps 2012

Petite escapade d'une journée à Paris pour rencontrer Malcolm, de passage avec sa femme et ses enfants. On se donne rendez-vous dans un restaurant typiquement français pour lui faire plaisir, et les deux heures qui suivent resteront gravées dans ma mémoire tant on sent de l'énergie positive entre Malcolm, les deux éditrices, l'agent littéraire qui a tout de suite songé à Asphalte en lisant *The Life*, et moi. Les compliments sur mon travail fusent, mais je suis particulièrement touchée par ceux de Malcolm, qui a étudié le français et se met, entre deux bouchées de boudin noir, à lire *Shangrila*. Il est bluffé, visiblement. Et moi je sens enfin que toutes ces longues heures de souffrance passées devant mon ordinateur étaient justifiées.

Lorsque le livre sort et qu'on a les premiers retours (Estelle m'associe à tout ce qu'elle lit ou entend dire), je suis sur un petit nuage. Les critiques sont dithyrambiques, et toutes ou presque mentionnent le bel effort de traduction, voire mon nom !

Je regarde le gros coquillage d'Australie (cadeau de Malcolm) que j'ai posé sur mon bureau, et me voilà prête à relever tous les défis.

*Shangrila*, de Malcolm Knox (Éditions Asphalte, 2012)